



L'écrivain Pierre Michon, chez lui à Saint-Pardoux-les-Cardes (Creuse), en 2016. Francis Azevedo

Pierre Michon : « Celui qui écrit ne doit pas être le même bonhomme que celui qui vous parle »

Par [Raphaëlle Leyris](#)

Le Monde. Publié le 22 juillet 2020 à 18h00

PortraitUn écrivain à l'ouvrage (2/5). L'auteur des « Vies minuscules » livre ses secrets de création littéraire. Dans son refuge de la Creuse, il officie, dès avant l'aube et dans la fumée d'un cigarillo, entre carnets de notes et ordinateur.

Il souffre d'une extinction de voix mais se montre délicieusement disert. A 8 h 30 du matin, Pierre Michon vient nous chercher à la gare de Saint-Sulpice-Laurière (Haute-Vienne). Voici plus de quatre heures qu'il est debout, levé bien avant le soleil pour travailler – l'après-midi, la lecture alterne avec la sieste. Après le trajet en voiture qui mène à sa maison natale, dans le hameau des Cardes (Creuse), qui est aux lecteurs de [Vies minuscules](#) (Gallimard, 1984) ce que, disons, Combray représente pour les proustiens, on s'installe dans sa cuisine réchauffée par un feu de bois en toute saison, même en ce début du mois de juillet.

L'auteur révérend de [Rimbaud le fils](#) (Gallimard, 1991), [La Grande Beune](#) (Verdier, 1995) ou des [Onze](#) (Verdier, Grand Prix du roman de l'Académie française 2009) le dit d'emblée, avec une malice qu'on n'imaginerait pas chez ce si grand écrivain auquel sa longue silhouette et son crâne

chauve donnent, à 75 ans, un profil de consul romain : il est, ces temps-ci, « *dans une phase euphorique* ». La raison (à moins que ce ne soit la conséquence) de cet état heureux : « *Je viens à bout d'un gros morceau.* » Que voilà un bel euphémisme : l'auteur de *Mythologies d'hiver* (Verdier, 1998) a terminé d'écrire « *un roman d'amour de plus de 500 pages* » et passe ses petits matins à relire son texte, avec la tranquille perspective de le rendre à Gallimard d'ici à la fin de l'été. Un roman d'amour de 500 pages – « *hypercontemporain* », précise-t-il. Mazette ! Pierre Michon ne semble pas peu fier de son effet, lui dont les œuvres complètes, jusque-là, étaient moins épaisses que le corpus critique qui a déjà été consacré à ces textes instantanément érigés en classiques, réputés pour leur brièveté autant que pour la beauté de leurs phrases, leur allure de prière, la splendeur de leurs images.

Un halo de mystère

On apprend pourtant qu'il lui a fallu un temps infini avant d'accepter de se dire « *écrivain* ». Il ne se l'est autorisé qu'au moment de la sortie des *Onze*, vingt-cinq ans après son entrée en littérature et déjà, de longue date, objet de colloques, de thèses et d'admiration. « *Je n'y croyais pas, à ce statut. Je me disais que ceux qui aimaient mes livres avaient tort, qu'ils n'avaient pas vu mes impostures, et cette idée me ravageait. Mais enfin, si j'étais un imposteur, je ne l'étais pas plus que les autres ! On ne peut pas tous écrire l'Evangile selon Matthieu !* » Ce qui a changé, avec *Les Onze*, où il imagine le tableau monumental d'un peintre fictif, François-Elie Corentin, représentant les onze membres du Comité de salut public ? « *Avec Corentin entrain dans mon corpus un artiste qui n'était pas en position handicapée, doloriste, comme Van Gogh [[Vie de Joseph Roulin](#), Verdier, 1988] ou Rimbaud [Rimbaud le fils]. Mon Corentin, c'était une sorte de Picasso qui a rompu avec tout sentimentalisme. Ça a fait basculer quelque chose, en tout cas.* » Cela n'a pas, en revanche, bouleversé sa manière « *liturgique* » d'aborder l'écriture. « *Celui qui écrit ne doit pas être le même bonhomme que celui qui vous parle*, détaille-t-il. *Comme lorsqu'un prêtre revêt son étole...* »

Cette vision sacrée maintient un halo de mystère autour de son travail et rend l'idée d'une méthode, que l'on pourrait déplier une étape après l'autre, presque blasphématoire. En guise d'encens, il y a les cigarillos au profit desquels il a, pour ménager ses poumons fragilisés, abandonné les cigarettes. C'est en allumant l'un d'eux que commence, à l'aube, toute session de travail, dans une pièce à l'étage de la maison où les livres s'empilent partout en attendant la pose d'étagères, maintenant que Pierre Michon s'y est installé à l'année – en mars 2019. En entrant, son lit est à droite ; à gauche, contre la cheminée recouverte de figurines (un Cézanne lisant son journal, un pêcheur auquel il trouve des allures de capitaine Achab...), se trouve son bureau.

Sur le palier devant cette pièce sont posées à même le sol des piles de ses carnets, Clairefontaine à spirale petit format. Il désigne un tas d'une vingtaine d'entre eux : « *Ça, ça concerne le boulot en cours.* » Il en ouvre au hasard quelques-uns pour nous montrer l'intérieur de ces « *fourre-tout* » constellés de marque-pages colorés qui signalent les passages auxquels revenir durant la rédaction. Il y a là des phrases recopiées au gré de ses lectures (ici, une fulgurance de Virginia Woolf, là, une sentence de Fenimore Cooper sur laquelle il est ravi de retomber), des images, des commentaires, des idées de raccords entre les parties...

Un point de départ, une image, une idée

« *Les idées se perdent très vite – et les images encore plus. Ça ne sert pas toujours à grand-chose mais, en même temps, ces carnets me donnent comme des arrières.* » Il y consigne des notes prises au fil de son travail de documentation, essentiellement sur Internet, dont l'émerveillent les infinies ressources, les « *dérives du savoir* » que permettent les glissements d'un article à un autre, sur Wikipédia – il dit « *Viki* » – ou un site plus pointu, et qui ne lui semblent pas si éloignées des détours qu'il faisait autrefois en furetant chez les libraires et les bouquinistes – et tellement plus rapides ! Pour le livre en cours, une histoire d'amour racontée par un écrivain à succès installé à la campagne, ses recherches ont surtout eu trait aux machines agricoles actuelles, car un voisin agriculteur joue un rôle important dans cette histoire, ainsi qu'à la Chine, où il s'était rendu en voyage, à Chengdu, qui lui inspire un chapitre. « *Je ne m'appesantis pas sur ce que j'ai glané, mais il faut que je connaisse bien ce dont je parle pour me sentir adossé.* »

« Mon travail consiste beaucoup en cela : j'attends un livre »

Mais, avant de prendre des notes et de se documenter, il faut un point de départ, une image, une idée. La première phrase de son nouveau roman lui est venue il y a « *cinq ou six ans* », et tout le premier chapitre dans la foulée. Et puis, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois, la suite s'est fait attendre. « *Mon travail consiste beaucoup en cela : j'attends un livre. Cette fois-ci, l'attente et la rédaction ont été plus longues* », un été après l'autre, car Pierre Michon écrit essentiellement en cette saison. Il était nécessaire que la dimension vécue de certains événements évoqués s'estompe : « *La bonne température intérieure pour l'écrire n'a été trouvée que peu à peu. Avant, c'était passionné au mauvais sens : heurté, dur, avec des plages de ressentiment. Il a fallu que le côté vécu soit supplanté par la dimension esthétique.* »

La grande différence entre ses textes précédents et celui-ci, dit-il, a été de devoir « *penser une totalité romanesque* » – concevoir son texte à l'échelle de la phrase, du paragraphe, du chapitre, mais aussi de son ensemble. Expliquer comment il passe du carnet à l'ordinateur est difficile (cette histoire de liturgie, toujours). Mais quand les phrases arrivent, quand elles lui semblent dignes d'être inscrites, le mouvement se fait, et le texte finit par avancer – Pierre Michon ne soumet pas ses phrases au gueuloir flaubertien, mais à une sorte de « *caisse de résonance intérieure* », qui décide de leur justesse, de leur vérité. Et cela jusqu'à accumuler, cette fois-ci, plus de 500 pages. « *Pour le corps, c'est plus fatigant, c'est évident* », note-t-il.

Il rature, mais « assez peu »

Au moment de reprendre l'ensemble, comme il le fait ces jours-ci, une différence le frappe : « *Quand vous finissez un texte bref, vous l'avez tout entier dans la voix et dans l'esprit. Vous savez si un écho est un écho ou une répétition. Sur 500 pages, vous n'êtes plus sûr, il faut traquer les redondances...* » Alors, en ce moment, il s'applique à « *mettre un peu de Botox* » à son livre, « *camoufler les faiblesses d'un coup d'eye-liner* », dit-il en feignant drôlement de se maquiller. Il rature, mais « *assez peu* », change un mot en prévision de ce qui se produira cent pages plus loin – « *Je réinforme mes premiers chapitres, puisque, évidemment, nombre de choses ont changé en cours de route* », dit celui qui n'est pas un adepte forcené des plans détaillés. Il rature un peu plus que d'habitude, chasse des paragraphes qu'il aurait gardés dans un texte court mais, « *dans un gros livre, il ne faut pas s'embourber* ».

Lire aussi cette critique signée Pierre Michon (2018) : [Lou et Apollinaire, la chair et la guerre](#)

Pierre Michon semble surpris lui-même de réussir à mener à terme un livre sans éditeur pour le lui arracher, lui qui n'a publié que quelques petits textes épars depuis *Les Onze* et la mort, l'année suivante, de [Gérard Bobillier](#), dit « Bob », fameux patron des éditions Verdier. A ce dernier, comme au regretté [Jean-Bertrand Pontalis](#) (mort en 2013), qui lui avait suggéré son *Rimbaud...*, il n'a jamais parlé de ses textes en cours. Mais ces deux « *très grands malins* » savaient, eux, lui parler, et le « *chauffer à fond* », puisque telle est selon lui la tâche d'un éditeur : allumer la flamme chez un auteur. « *Quel génie il faut pour être un grand éditeur, et intervenir de manière non intrusive !* » Il cite l'exemple d'un texte sur la Bibliothèque nationale de France qu'il avait écrit et dans lequel il avait rajouté une réflexion sur le béton et son usage. « *Quand j'ai eu Bob au téléphone et que je lui ai demandé ce qu'il en pensait, il m'a simplement répondu : "A ta place, je laisserais béton."* C'était parfait, comme manière de dire les choses. »

Cette fois-ci, donc, nul n'aura besoin de lui arracher son roman, de l'en « *dessaisir* ». Il a un autre texte prêt auquel il tient beaucoup, « *la suite de La Grande Beune* », qu'il restait malheureux, vingt ans plus tard, d'avoir laissé sans que l'on sache ce qu'il adviendrait du désir de son narrateur. Il rêve aussi de se pencher sur Shakespeare. Mais, surtout, toute une nouvelle veine s'ouvre à lui, avec cette incursion du côté de l'épais roman. « *En littérature, pour qu'il y ait du nouveau, il faut qu'il y ait de l'action, du narratif. Pourquoi m'y suis-je refusé si longtemps ?* » Dans les volutes de ses cigarillos, il se donne en riant « *trente-cinq ans* » pour rattraper ce temps.